# Valeur et marchandise





https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

# Pragmatique de la valeur et structures de la marchandise*

*Luc Boltanski*

**Au cours des dernières décennies** se sont développées en Europe, et particulièrement en France, différentes approches sociologiques se réclamant de conceptions pragmatistes, que ces dernières aient été directement adossées au pragmatisme en tant que philosophie, qu'elles se soient plutôt inspirées de courants venus des sciences sociales américaines, comme l'interactionnisme ou l'ethnométhodologie, eux-mêmes imprégnés de pragmatisme, ou, enfin, qu'elles aient surtout tiré parti de la pragmatique linguistique, alors en plein essor. Ces approches – au demeurant assez diverses – entendaient mettre l'accent sur l'agir en situation, sur la labilité, voire la fragilité des agencements sociaux, sur la créativité des individus, sur leurs capacités réflexives et interprétatives ou sur leurs compétences sociales. Leur développement a stimulé, en sociologie, l'intérêt pour l'activité discursive des acteurs et a accompagné, dans le champ de la recherche historique, l'essor de la micro-histoire. Dans d'autres domaines, comme l'anthropologie, il a coïncidé avec un déplacement depuis le culturalisme vers l'ontologie sociale ou vers le cognitivisme. De façon très générale, ces changements ont marqué le déclin des

* Je remercie vivement l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) en la personne de son président, Pierre-Cyrille Hautcœur, qui m'a fait l'honneur de m'inviter à prononcer la 39e conférence Marc Bloch. Je n'ai modifié le texte de la conférence que sur des points de détail. Ce texte n'est donc pas, à proprement parler, un article. En effet, la forme conférence, destinée à être écoutée, diffère profondément de la forme article, destinée à être lue. J'ai néanmoins ajouté une quarantaine de notes de bas de page, de façon à donner les références bibliographiques permettant de revenir aux ouvrages mentionnés ou évoqués, mais souvent de façon allusive, et à clarifier, autant que faire se peut, des formulations qui pouvaient paraître rapides ou obscures.



*Annales HSS*, 72-3, 2017, p. 607-629, 10.1017/S0395264917001214
© Éditions de l'EHESS

https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

tableaux sociaux et historiques brossés à large échelle et de surplomb, parfois qualifiés, pour en contester la validité, de « grands récits » ; de la sorte, on a pu parler, comme le fait Simon Susen dans un ouvrage récent, d'un « tournant postmoderne » des sciences sociales [1].

Ces approches dites pragmatiques ont souvent été perçues comme une alternative au structuralisme qui avait dominé les décennies précédentes et qui, envisagé de ce point de vue, s'est parfois retrouvé en situation d'accusé. Il lui fut notamment reproché de tabler sur des processus sociaux largement inconscients, en sous-estimant la réflexivité des acteurs ; ou bien de se donner une réalité sociale dont la robustesse exclurait l'incertitude et jusqu'à la possibilité même d'événements ; ou encore de déposer la puissance d'agir dans des entités supra-individuelles, ce qui a pu être interprété comme la poursuite d'un déterminisme holiste ; voire d'être en affinité avec un projet techniciste de gestion des pratiques pour en forclore les virtualités critiques.

Au niveau du travail de terrain, l'opposition entre des approches plutôt pragmatistes et des approches plutôt structurales a été souvent rabattue sur la distinction entre deux genres de recherches associées à deux modes de totalisation. Soit, d'un côté, des recherches portant plutôt sur des situations locales dans lesquelles les personnes entrent en interaction et que le sociologue, prenant modèle sur l'ethnologue, étudie en les observant, voire en s'y insérant. Et, de l'autre, des recherches qui se projettent sur un cadre spatial ou temporel beaucoup plus large, en sorte que le travail de totalisation est disjoint du travail de terrain. Adossée à des traditions intellectuelles qui parfois s'ignoraient ou se sous-estimaient, et associée à des pratiques de recherche d'orientation différente, cette opposition a suscité un débat, né en quelque sorte dans nos murs, c'est-à-dire à Paris et, plus précisément, à l'École des hautes études en sciences sociales, qui eut, au fil des années, un large écho dans le champ des sciences sociales. Sans négliger ce qui écarte les approches d'orientation plutôt pragmatiste de celles d'orientation plutôt structurale, je souhaiterais illustrer, en prenant appui sur des recherches empiriques récentes, la façon dont elles sont susceptibles, les unes et les autres, non seulement d'être mises à profit à propos d'un même objet, mais aussi d'être articulées dans un même cadre théorique.

## Structuralisme cognitif et structuralisme systémique

Il faut préciser toutefois que la question de l'articulation entre ces deux approches se pose de manière relativement différente selon la façon dont on les conçoit. Je propose d'opposer deux types idéaux de structuralisme que j'appellerai *structuralisme cognitif* et *structuralisme systémique*.

On peut rassembler, sous le terme de structuralisme cognitif, des approches qui se sont développées d'abord en anthropologie, depuis la linguistique, surtout

1 - Simon Susen, *The « Postmodern Turn » in the Social Sciences*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2015.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

sous l'impulsion de Claude Lévi-Strauss. Rien n'interdit pourtant de les appliquer à l'étude des sociétés contemporaines. On considère alors des individus singuliers et, par conséquent, différents, plongés dans des situations singulières et, par conséquent, différentes, tout en les dotant de la possibilité d'avoir accès à des dispositifs favorisant la convergence des jugements, qu'il s'agisse pour eux aussi bien d'aller vers l'accord que vers le désaccord et la critique. Les acteurs activent ces dispositifs depuis leurs capacités cognitives génériques, et c'est à ce processus qu'il est fait référence quand on parle, par exemple, de « grammaires du jugement » ou de « grammaires de l'action ». Mais ces dispositifs sont aussi déposés dans les situations de la vie quotidienne, si bien que les acteurs peuvent les identifier et s'en saisir dans les contextes où ils sont momentanément plongés, sans engager la totalité de leurs dispositions ou de leurs croyances dans chaque situation particulière. La réalité se trouve ainsi elle-même structurée, en tant que les objets, matériels ou idéels, qui la composent y sont disposés de façon à se prêter à des opérations de rapprochement et/ou de mise à distance, qui façonnent une réalité se révélant à la fois dans ce qu'elle a d'hétérogène et d'homogène. Telle est par exemple – en schématisant – la façon dont, avec Laurent Thévenot, nous avons étudié, dans *De la justification*, le sens commun de la justice en reconstituant, à partir de l'observation de situations très diverses dans lesquelles des personnes se disputent autour de problèmes de répartition, les ressources argumentaires et probatoires auxquelles celles-ci sont susceptibles d'avoir recours pour critiquer leurs adversaires ou se justifier face à la critique [2].

C'est à propos d'une tout autre perspective que l'on peut parler de structuralisme systémique. Par ce terme, je désignerai les constructions qui font appel à des configurations de contraintes dont l'interaction, dans un espace global et sur de longues périodes, engendre un champ de forces. Considérées d'un point de vue dynamique, ces contraintes s'enchaînent de façon causale et prennent la forme de processus plus ou moins irréversibles et auto-entretenus, c'est-à-dire de *systèmes*, dont l'approche structurale a été particulièrement développée par Niklas Luhmann [3]. Dans la pratique de la recherche, ces contraintes sont souvent identifiées en référence à des entités supra-individuelles telles que des États ou des régimes économiques, comme c'est le cas lorsqu'il est fait référence – par exemple chez Immanuel Wallerstein [4] ou Giovanni Arrighi [5] –, à la « dynamique

2 - Luc Boltanski et Laurent Thévenot, *De la justification. Les économies de la grandeur*, Paris, Gallimard, 1991.

3 - Voir en particulier, au sein d'une œuvre considérable, Niklas Luhmann, *Systèmes sociaux. Esquisse d'une théorie générale*, trad. par L. K. Sosoe, Québec, Presses de l'université Laval, [1984] 2010.

4 - Immanuel Wallerstein, *The Modern World-System*, New York, Academic Press, 3 vol., 1974, 1980 et 1989 ; *Id.*, *Le capitalisme historique*, trad. par P. Steiner et C. Tutin, Paris, La Découverte, [1985] 2002 ; *Id.*, *Comprendre le monde. Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, trad. par C. Horsey et F. Gèze, Paris, La Découverte, [2004] 2009.

5 - Giovanni Arrighi, *The Long Twentieth Century: Money, Power, and the Origins of our Times*, Londres, Verso, [1994] 2010 ; *Id.*, *Adam Smith à Pékin. Les promesses de la voie chinoise*, trad. par N. Vieillescazes, Paris, M. Milo, [2008] 2009.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

du capitalisme », une expression évoquant immédiatement l'œuvre de Fernand Braudel [6]. L'étude de leurs agencements et celle de leurs effets prennent généralement la forme de « grands récits ».

Je chercherai maintenant à illustrer la façon dont ces deux formes de structuralisme peuvent être articulées avec une approche pragmatique, en prenant appui sur un ouvrage récent, *Enrichissement. Une critique de la marchandise*, écrit en collaboration avec Arnaud Esquerre [7]. Ce livre présente les résultats d'une recherche portant sur les circonstances de l'échange et sur les structures de la marchandise ; cela dans une société, la nôtre, que l'on peut qualifier de *capitaliste* au sens où l'échange, formellement ouvert à tous, y est dominé par la recherche d'un profit monétaire. Je chercherai donc à articuler une pragmatique de l'échange d'abord avec un structuralisme cognitif, puis avec un structuralisme systémique.

## Une approche pragmatique de l'échange

Les acteurs sociaux, qu'ils achètent ou qu'ils vendent, sont constamment plongés dans l'univers de la marchandise dont dépend, pour une large part – et souvent plus qu'ils ne veulent l'admettre –, leur expérience de ce qu'ils conçoivent comme étant la *réalité*. Composée de choses en circulation, la marchandise trouve son unité dans l'opération par laquelle un prix échoit à ces choses chaque fois qu'elles changent de main contre des espèces monétaires. On a appelé une société de ce type, surtout depuis les années 1960-1970, une *société de consommation* [8]. Mais une telle société est de plus en plus aussi une *société de commerce*, au sens où les acteurs sont supposés savoir négocier et sont incités à devenir eux-mêmes vendeurs, comme c'est le cas lorsqu'ils tirent parti d'un patrimoine immobilier en le louant pour de courtes périodes, ou vendent et achètent sur internet des objets d'occasion ou de collection.

Dès lors, il faut s'interroger sur les *compétences commerciales* ordinaires. Celles-ci sont inégalement distribuées entre les personnes, en fonction de leurs expériences antérieures. Cependant, un minimum de compétence est nécessaire pour se repérer dans cet univers très composite où figurent des choses diverses mais toutes susceptibles d'être achetées et vendues. En témoigne, *a contrario*, le fait que les personnes dont on juge qu'elles ne disposent pas de ces compétences minimales sont placées sous la responsabilité d'une personne compétente, comme c'est le cas des enfants ou des adultes ayant perdu leur autonomie et ayant été mis sous tutelle. On le voit

6 - Fernand BRAUDEL, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Arthaud, 1985 ; *Id.*, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1979, 3 vol. (pour une analyse de la dynamique du capitalisme, voir surtout le deuxième volume, *Les jeux de l'échange*).

7 - Luc BOLTANSKI et Arnaud ESQUERRE, *Enrichissement. Une critique de la marchandise*, Paris, Gallimard, 2017.

8 - Jean BAUDRILLARD, *La société de consommation, ses mythes, ses structures*, Paris, Denoël, 1970.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

également en examinant des situations dans lesquelles un étranger, ne s'agirait-il que d'un touriste, est subitement plongé dans un contexte d'échange où il lui est difficile de confronter le prix d'une chose singulière, dont l'identification peut lui sembler problématique, à l'univers des prix dans lequel ce prix singulier vient s'insérer. Ces compétences doivent porter, d'une part, sur les *choses* elles-mêmes et, d'autre part, sur les prix, ou, si l'on veut, sur les choses en tant qu'elles sont associées à des *prix*. Elles doivent par conséquent permettre une sorte de familiarité avec les prix relatifs de choses très diverses.

Ces compétences sont mises en œuvre dans une multiplicité d'échanges, chacun s'insérant dans une situation spécifique ; à ce titre, ils sont susceptibles de faire l'objet d'une approche *pragmatique*. Le moment où une chose change de main peut en effet être envisagé, d'un côté, en tant qu'*événement* qui, comme tout événement, a un aspect singulier et, de l'autre, en tant qu'*épreuve* – au sens que nous avons donné à cette notion dans *De la justification*[9]. Parmi les nombreuses dimensions engagées dans ces épreuves, je mettrai l'accent sur trois composantes. La première est une connaissance pratique de la *qualification*[10] des objets qui, à des degrés divers, peut prendre appui, en amont, sur des instances institutionnelles. Elle permet de *déterminer* les choses donnant lieu à une circulation marchande. L'échange est facilité et les coûts de transaction sont diminués si le vendeur et l'acheteur parviennent à s'accorder sur cette qualification.

La deuxième composante porte sur les *prix*. L'échange, envisagé en tant qu'épreuve, est le moment où un prix échoit à une chose et, par conséquent, où cette chose, n'importe laquelle, se transforme en *marchandise*. Les prix sont *réels* dans la mesure où ils sanctionnent effectivement le résultat de cette *épreuve* que constitue chaque échange marchand. Dans un langage inspiré du premier Wittgenstein, on peut dire que les prix sont des *faits* au sens où, en ayant lieu, ils appartiennent à un certain état de choses. Ces prix prennent appui sur une métrique, exprimée sous forme monétaire, permettant des mesures collectivement partagées. Étant des faits traduits dans une métrique, les prix ont le genre de robustesse que l'on attribue généralement aux entités dites *objectives*. Mais les prix, en tant que faits, ont aussi un caractère *circonstanciel*[11]. Excepté dans les cas rares où ils sont administrés, ils ont tendance à varier en fonction des circonstances de l'échange et, notamment,

9 - L. Boltanski et L. Thévenot, *De la justification*…, *op. cit.*, en particulier p. 168-174 sur la notion d'« épreuve de grandeur ».

10 - La notion de qualification a une origine juridique : Olivier Cayla, « La qualification ou la vérité en droit », *Droits. Revue française de théorie juridique*, 18, 1993, p. 3-18. Elle a été particulièrement élaborée par l'économie des conventions : Laurent Thévenot, « From Social Coding to Economics of Convention: A Thirty Years Perspective on the Analysis of Qualification and Quantification Investments », *Historical Social Research*, 41-2, 2016, p. 96-117.

11 - Les prix, quand ils apparaissent à l'issue d'une épreuve, peuvent être considérés comme des *événements*, au même titre que les « faits » dans le *Tractatus*, chez Ludwig Wittgenstein. Les prix ne sont pas des choses qui peuvent être nommées, même s'il est possible de leur associer une qualification, généralement métaphorique (par exemple, quand on parle d'un « prix cassé » ou d'un « prix d'appel »).



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

des rapports de force qui s'instaurent entre les partenaires. Plus généralement, à la différence de ce qu'il en est de la taille ou du poids des objets physiques, les prix ne sont pas une propriété intrinsèque des choses mises à prix ; en témoigne le fait qu'une chose considérée comme étant « la même » peut atteindre des prix différents en deux lieux ou à deux moments, ou encore que deux choses jugées identiques peuvent pourtant être négociées à des prix différents quand elles sont plongées dans des situations différentes. En outre, le prix s'inscrit dans la temporalité, selon des modalités différentes pour différents genres de marchandises.

Une troisième composante de l'échange, considéré en tant qu'épreuve, est la *valeur* attribuée aux choses. Envisagée dans une optique pragmatique, la question de la valeur semble toutefois n'intervenir dans l'échange que lorsque l'un ou l'autre des partenaires de la transaction entend faire référence à quelque chose qui serait de l'ordre d'une qualité intrinsèque d'un objet, qualité susceptible d'être considérée comme s'il s'agissait d'une grandeur distincte du prix de cet objet. De fait, on peut montrer que la référence à la valeur n'intervient dans l'échange que lorsque ceux qui s'y trouvent engagés entendent critiquer un prix ou, à l'inverse, s'efforcent de le *justifier* pour répondre à la critique ou pour la prévenir. Ils tendent alors à distinguer le prix d'une chose de ce qui en constituerait la valeur. La référence à la valeur peut donc être considérée comme étant un dispositif de *justification du prix*, ce qui permet de contourner les tentatives visant à l'analyser comme s'il s'agissait d'une propriété substantielle des choses mises à prix.

Le prix n'a pas toujours besoin d'être justifié et, dans la pratique, celui des objets usuels que nous acquérons quotidiennement – par exemple un stylo-bille standard – l'est rarement. Mais la critique et la justification deviennent des opérations courantes quand la transaction porte sur des objets plus différenciés. La justification du prix peut soit être une réponse à la contestation du prix demandé – et l'on se retrouve dans un cas classique où la justification répond à une critique –, soit être présentée préalablement à l'achat, en quelque sorte pour rassurer l'acquéreur éventuel sur le bien-fondé de l'acte qu'il se propose d'accomplir, ce à quoi vise souvent la publicité. Dans cette perspective, la question de la valeur, parfois entourée d'un halo mystérieux, pour ne pas dire mystique, est susceptible d'être clarifiée en la détachant de ses prolongements ontologiques ou moraux.

Dans la compétence économique ordinaire, la valeur est censée faire référence à un état des choses qui, à la différence de ce que suggère leur prix, ne serait pas circonstanciel mais, en quelque sorte, essentiel. Elle est ainsi traitée comme si elle était plus *réelle* que le prix. Mais le problème est que la valeur ne possède pas de métrique qui lui soit propre et qui puisse, par conséquent, permettre de l'objectiver indépendamment du prix. À un réel circonstanciel – celui des prix – s'oppose donc un réel idéel ou fictionnel – celui de la valeur. Il s'ensuit que la distinction entre le prix et la valeur – qui a occupé l'économie classique et qui revient aujourd'hui fréquemment dans les propos des personnes ordinaires sur leurs pratiques économiques – peut être décrite, dans la perspective d'une pragmatique de l'échange, comme une tension entre deux façons de poser ce qui est réel, par opposition à ce qui serait illusoire, voire trompeur.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

## Les structures de la marchandise

L'analyse pragmatique de chaque échange engagé dans une situation spécifique, c'est-à-dire considéré en tant qu'événement, ne suffit pas à comprendre comment les partenaires parviennent à clore cette épreuve autour d'un prix, c'est-à-dire à résorber ou à atténuer l'*incertitude* à laquelle le commerce est confronté. Cette incertitude peut porter sur les personnes en interaction, sur leur statut légal, sur leurs intentions ou, surtout, sur l'objet qui donne lieu à la transaction. Des désaccords sur la qualification peuvent apparaître dans la mesure, notamment, où les qualités d'une chose ne se dévoilent pas toutes à l'épreuve du regard, ni des autres sens ; elle doit être expérimentée, et cela non seulement sur le moment mais aussi au cours d'une période plus ou moins longue. Dans l'instant commercial, c'est surtout en prenant appui sur la description que l'offreur fait de la chose que l'on peut espérer en lever l'ambiguïté. Mais ce dernier est susceptible de se montrer opportuniste, de mentir ou de cacher certaines informations qui échappent aux sens. Il faut, pour lui faire confiance, s'assurer qu'il dit bien la vérité – encore peut-il être sincère, mais se tromper.

Le processus d'échange prendrait une forme interminable si les personnes ne disposaient pas de dispositifs permettant à leurs jugements de converger quand elles sont confrontées à des *épreuves commerciales*. Ce sont ces dispositifs susceptibles d'informer des raisons d'agir que je désignerai par le terme de *structures de la marchandise*. Celles-ci sont à la fois identifiables dans l'environnement et intégrées aux autres moyens cognitifs dont disposent les acteurs pour s'orienter dans la réalité. Bien qu'elles puissent varier selon les groupes et être inégalement intériorisées, elles doivent pourtant offrir des ressources plus ou moins communes pour que les transactions puissent se réaliser. Elles permettent aux acteurs sociaux de se repérer dans le cosmos de la marchandise qui, en leur absence, se présenterait comme une totalité opaque, quasiment impénétrable. La marchandise étant composée de choses auxquelles échoit un prix, c'est aussi en se guidant sur ces structures que peuvent se former des jugements sur les prix. Par conséquent, l'analyse des structures de la marchandise se distingue d'une cartographie du monde des objets, au moins les plus courants, telle que l'a tentée, notamment, Jean Baudrillard dans *Le système des objets* en prenant appui sur une sémiologie[12]. Ces structures ne

12 - Jean BAUDRILLARD, *Le système des objets*, Paris, Gallimard, 1968. Au cours des années 1960-1970, l'intérêt porté aux objets, stimulé par la critique de la « société de consommation », s'est surtout tourné vers la sémiologie. Les choses ont été envisagées, à la suite des travaux de Roland Barthes, en tant qu'elles étaient le support de signes et, particulièrement, de signes identitaires et/ou de distinction ; voir, par exemple, les textes datant des années 1963-1973 rassemblés dans Roland BARTHES, *L'aventure sémiologique*, Paris, Éd. du Seuil, 1985 ; *Id.*, *Système de la mode*, Paris, Éd. du Seuil, 1967. Une attention nouvelle aux objets, considérés non en tant que signes mais en tant qu'acteurs à part entière de la vie sociale, s'est développée à partir des années 1990 environ, à la suite des travaux séminaux d'Arjun APPADURAI (dir.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

considèrent les objets qu'en tant qu'ils sont dotés d'un prix qui, toujours susceptible de donner lieu à une critique, doit être justifié en référence à quelque chose qui serait leur valeur supposée « réelle ». Or la critique et la justification sont des opérations qui reposent toujours sur un dispositif argumentatif ; elles nécessitent ainsi le recours au discours. C'est la raison pour laquelle je parlerai, afin de préciser ce sur quoi opèrent ces structures, de *formes de mise en valeur*.

## Les formes de mise en valeur : le groupe de transformation

Ces formes permettent de lier les choses et les perspectives sous lesquelles elles doivent être envisagées pour être correctement appréciées. Elles n'exercent, par là, un effet sur l'organisation de la marchandise qu'en tant qu'elles interviennent sur la composition des discours sur des choses considérées en tant que marchandises, c'est-à-dire associées à un prix. Mais c'est précisément parce qu'elles opèrent non sur les choses elles-mêmes, mais sur le discours tenu à propos de celles-ci, qu'elles sont structurées, comme l'est toute opération argumentative reposant sur l'usage du langage. Elles contribuent ainsi à guider en retour la structuration de la marchandise.

Pour s'ajuster au cosmos de la marchandise, composé de choses très diverses ayant pourtant en commun de donner lieu à un commerce, les discours de mise en valeur reposent sur des formes dont la structure se déploie moyennant des transformations dont on peut décrire les mouvements. S'il n'existait qu'un seul discours servant pour toute chose (par exemple une exclamation du type « c'est super » ou « c'est meilleur »), la comparaison ne disposerait pas de points d'appui suffisants pour critiquer ou justifier le prix de chacune. Tout serait comparable avec tout, ce qui tendrait à ramener le cosmos de la marchandise vers un état amorphe ou chaotique. En revanche, si les formes de mise en valeur étaient constituées de catégories sans rapport les unes avec les autres, le cosmos de la marchandise tendrait à se dissocier et à éclater en une multiplicité d'isolats entre lesquels aucun rapprochement ne serait possible. Cela mettrait alors en question l'unité de mesure utilisée pour comparer les choses en tant que marchandises, c'est-à-dire le dispositif des prix. C'est la raison pour laquelle la distribution du discours sur les choses au sein d'un *groupe de transformation* – au sens que C. Lévi-Strauss a donné à ce terme – constitue, dans le cas qui nous occupe, une figure optimale [13]. L'un des intérêts de ce type de modélisation est de pouvoir être traduit dans un langage mathématique [14].

13 - Claude LÉVI-STRAUSS, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, en particulier p. 100-143. Dans un groupe de transformation, au sens de C. Lévi-Strauss, les permutations sont « solidaires les unes des autres et peuvent être représentées dans un tableau où chaque trait binaire reçoit une valeur opposée » (Patrice MANIGLIER, *Le vocabulaire de Claude Lévi-Strauss*, Paris, Ellipses, 2002, p. 55-56).

14 - Dans le cas des structures de la marchandise, une formalisation en termes mathématiques, utilisant le langage de la théorie des catégories, a été réalisée par Guillaume Couffignal dans l'annexe à L. BOLTANSKI et A. ESQUERRE, *Enrichissement*…, *op. cit.*, p. 503-538.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

Dans le cas des marchandises qui donnent lieu, dans nos sociétés, à de fréquentes transactions, quatre formes de mise en valeur sont identifiées ; chacune invite à apprécier les choses sous une certaine perspective. Ce perspectivisme permet aux acteurs de reconnaître la forme qui prévaut dans chaque échange et de rapprocher leurs exigences en les coordonnant autour de points focaux. Ils peuvent aussi opérer des déplacements et modifier leurs horizons d'attente, sans être taxés de relativisme ou d'opportunisme. Un dispositif de ce type permet la diversification des perspectives tout en exerçant un effet de clôture, parce que ces formes sont isomorphes : chacune d'elles duplique une structure commune, mais en la soumettant à des transformations.

Les différentes formes de mise en valeur ont en commun de saisir les choses sous deux aspects principaux. Un premier concerne la façon dont la chose donnant lieu à une transaction est décrite afin de faire ressortir les différences qui, étant donné un certain prix, peuvent l'avantager par rapport à d'autres susceptibles de lui être substituées. Sur cet axe, des choses très différenciées s'opposent à des choses peu différenciées. Un second aspect se rapporte à l'estimation de la façon dont le prix d'une chose a des chances d'évoluer dans le temps, c'est-à-dire de sa *puissance marchande*. Sur cet axe, le court terme s'oppose au long terme. Chacun de ces aspects peut, à son tour, être spécifié selon deux modalités distinctes. Les différences peuvent être mises en valeur en les présentant sous la forme d'un nombre limité de caractéristiques faisant, éventuellement, appel à des données numériques selon une modalité évoquant la codification. Je parlerai dans ce cas de présentation *analytique*. À l'inverse, elles peuvent être mises en valeur en associant un récit à la chose qui donne lieu à transaction. Je parlerai alors de présentation *narrative*. Si l'on considère maintenant l'estimation de la puissance marchande dont la chose est investie, elle a également la possibilité d'être distribuée entre deux modalités. Elle peut en effet tenir compte du fait que le prix a toute chance de décroître à mesure que le temps s'écoule, comme c'est le cas de la plupart des objets d'origine industrielle dont le prix, maximum à l'état neuf, diminue nécessairement quand ils sont échangés sur le marché de l'occasion. Ou, au contraire, elle peut conduire à considérer que le prix auquel la chose est négociée a des chances raisonnables d'augmenter dans la durée.

En combinant ces possibilités, on obtient quatre formes de mise en valeur des objets. Je désignerai la première par le terme de *forme standard*. Sa détermination a accompagné le développement de la production industrielle de masse. Elle donne la prévalence à une présentation analytique de choses dont le prix diminue quand elles passent de l'état neuf à celui d'occasion, avant de devenir des déchets, ce qui est inexorablement leur destin. Une seconde forme prévaut dans l'économie du luxe, du patrimoine, des arts ou de la culture, actuellement en pleine expansion, particulièrement en France et dans d'autres pays de l'Ouest de l'Europe. Ces activités, associées au tourisme, sont regroupées sous l'expression d'*économie de l'enrichissement*. Dans ce cas, la mise en valeur prend appui sur un récit, généralement ancré dans le passé, et fait miroiter la possibilité que le prix de l'objet *enrichi* par cette narration a des chances de s'accroître dans la durée. J'appellerai



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

cette forme de mise en valeur la *forme collection*, afin de mettre l'accent sur le fait qu'elle généralise un mode d'appréciation des choses qui s'est initialement formé dans la pratique des collectionneurs.

Deux autres formes combinent autrement mode de présentation et puissance marchande. La *forme tendance* qui prévaut, par exemple, dans l'économie de la mode met, au même titre que la forme collection, les choses en valeur en les associant à un récit, bien qu'il s'agisse le plus souvent, dans ce cas, d'un récit concernant non des personnes du passé, mais des personnalités actuelles, par exemple des stars. À la différence des objets de collection, les objets « tendance » ont une puissance marchande très limitée. Ils sont destinés à être remplacés par des objets nouveaux et voient leur prix diminuer rapidement ; ce domaine est, par excellence, celui d'une obsolescence qui concourt à l'accumulation des déchets. Une dernière forme de mise en valeur complète le groupe de transformation. Je la nommerai la *forme actif*. Les transactions prennent appui sur cette forme quand l'échange est motivé, pour l'essentiel, par les chances de profit que promet, à plus ou moins long terme, la revente de la chose négociée. Dans ce cas, les propriétés intrinsèques de l'objet – par exemple une œuvre d'art ou un bien immobilier – s'effacent derrière ses déterminations financières – par exemple sa liquidité – qui donnent lieu à une présentation analytique.

Fondés sur ces formes de mise en valeur, des espaces de transactions se mettent en place, au sein desquels le prix des choses peut être justifié ou critiqué en faisant appel à des gammes différentes d'arguments. Ainsi, la même automobile usagée dont le prix serait bas sur le marché de l'occasion, où elle serait appréciée par rapport à la forme standard, peut voir son prix croître considérablement si elle est mise en valeur dans la forme collection – un cas où son prix élevé est justifié par un récit qui, par exemple, l'associe à une personnalité célèbre à laquelle elle a appartenu dans le passé. Enfin, les choses ne sont pas attachées, par quelque propriété substantielle et une fois pour toutes, à une certaine forme de mise en valeur, mais elles peuvent migrer d'une forme à une autre. Une des façons d'accroître le prix d'un objet est en effet de le déplacer depuis une forme de mise en valeur où son prix est bas vers une forme où il a des chances de se révéler plus élevé. C'est le cas, par exemple, quand un objet usagé migre depuis la forme standard vers la forme collection, ou quand une œuvre d'art est acquise par un opérateur non pour combler un manque dans une collection [15], mais uniquement dans l'espoir qu'elle pourra être revendue avec profit, ce qui revient à la considérer en tant qu'actif.

Ce mode de structuration, qui s'exerce à la fois sur la façon dont les marchandises sont disposées et sur les compétences des opérateurs, est favorable au

15 - La forme collection repose sur un jeu de différences. Il s'ensuit qu'une collection réussie n'est pas constituée par une accumulation de choses mais par le fait qu'elle est supposée totaliser toutes les différences jugées pertinentes, s'agissant d'un certain domaine d'objets, à l'intérieur d'un cercle de collectionneurs. Dans cette logique sérielle, la quête des collectionneurs est stimulée, y compris dans ses dimensions économiques, par la nécessité de combler des *manques* de façon à réaliser une collection « complète » – une tâche qui se révèle dans la plupart des cas irréalisable.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

commerce parce qu'il permet, toutes choses égales par ailleurs, de conduire les ventes de façon à négocier autour du meilleur prix. Ce ne serait pas le cas si tous les objets étaient considérés sous la même perspective, ce qui aurait évidemment pour effet d'en dévaluer un grand nombre. Du fait de leur pluralité, les formes de mise en valeur créent des espaces d'incommensurabilité qui structurent le cosmos de la marchandise. Saisie sous une certaine perspective, la valeur d'une chose est sans commune mesure avec la valeur de choses pertinentes sous d'autres perspectives. La dispersion de la valeur se répercute sur la distribution des prix. Les prix des choses pertinentes sous différentes perspectives peuvent être exprimés dans la même métrique monétaire sans pour autant être confrontés et donner lieu à des comparaisons. De même, la concurrence entre des objets susceptibles d'être déterminés comme appartenant au même genre – relativement à leur fonction, par exemple – mais qui sont évalués par référence à différentes formes de mise en valeur, est très atténuée, voire inexistante. De la sorte, des choses apparemment substituables deviennent en fait non substituables – une Twingo d'occasion n'est pas en concurrence avec une Dauphine de collection ; un sac standard acheté chez Monoprix n'est pas en concurrence avec un sac de luxe acheté chez Vuitton, susceptible d'être revendu en tant qu'objet de collection, etc. De même, il va de soi pour les partenaires de l'échange, s'ils se coordonnent en référence à la forme standard, qu'une voiture juste sortie d'usine soit présentée à un prix supérieur à celui d'une voiture d'occasion, susceptible pourtant de donner lieu à un usage similaire, et cela pour la seule raison qu'elle est neuve. Ou encore, s'ils se coordonnent en se rapportant à la forme collection, qu'une œuvre d'art originale soit présentée à un prix très supérieur à celui d'une copie, même si celle-ci est parfaite, et cela du seul fait qu'il s'agit de l'original. Autrement dit, la mise en valeur tend à entraver les effets de substitution et, par là, à limiter la concurrence, en spécifiant les quelques objets avec lesquels l'objet soumis à l'échange est à même d'être mis en compétition, c'est-à-dire en écartant un grand nombre d'autres prétendants potentiels. La constitution de monopoles ou de quasi-monopoles est l'horizon de ce processus et, sans doute, le rêve qui habite tous les opérateurs intervenant dans un espace de transaction – comme l'avait vu Edward Chamberlin [16]. C'est en effet dans ces situations que le pouvoir de l'offreur sur la détermination du prix est le plus fort

16 - La critique de l'hypothèse d'homogénéité des produits, qui est l'un des postulats sur lesquels repose la théorie néoclassique, est le point de départ des analyses d'Edward Chamberlin. Celles-ci visent à réduire l'opposition entre théorie de la concurrence et théorie du monopole, en montrant que la plupart des échanges présentent des combinaisons diverses entre des forces qui vont les unes dans un sens concurrentiel, les autres dans un sens monopolistique. Cela conduit E. Chamberlin à explorer une nouvelle approche de l'échange marchand qu'il désigne par le terme de « concurrence monopolistique » : Edward Hastings CHAMBERLIN, *La théorie de la concurrence monopolistique. Une nouvelle orientation de la théorie de la valeur*, trad. par G. Trancard, Paris, PUF, [1933] 1953.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

et, par conséquent – en empruntant encore une fois un concept à F. Braudel [17] –, que la *plus-value marchande* qu'il peut espérer réaliser a des chances d'être la plus élevée.

## La dynamique du capitalisme

Les différentes formes de mise en valeur fournissent aux acteurs sociaux des points de repère pour s'engager dans des situations d'échange et porter un jugement sur les prix. Il faudrait pourtant se garder de considérer les structures de la marchandise comme s'il s'agissait de composantes immuables de la réalité en ignorant leur dimension historique. Je proposerai l'argument selon lequel les changements qui les affectent dépendent pour l'essentiel de la dynamique du capitalisme. C'est, en effet, avec le déploiement du capitalisme dans l'Europe moderne que s'est progressivement généralisée une façon d'envisager les choses les plus diverses en tant que marchandises échangées dans l'attente d'un profit contre des espèces monétaires, elles-mêmes échangeables. Mais ce processus d'homogénéisation, que Karl Marx a mis au centre de ses analyses [18], est allé de pair avec une différenciation des objets en fonction, précisément, du degré auquel leur commerce était susceptible de générer un profit et des modalités d'obtention du profit.

Ainsi, au XIX^e^ et au cours de la plus grande partie du XX^e^ siècle, les produits de l'industrie en sont venus à être considérés comme la principale source de richesse, se substituant à l'acquisition de terres qui représentait, sous l'Ancien Régime, la forme la plus convoitée et la plus stable d'enrichissement [19]. Le déploiement de

17 - F. Braudel, *Civilisation matérielle…*, *op. cit.*, vol. 2, p. 183 *sq.* : « De toute évidence, la marchandise, pour se déplacer, doit augmenter de prix au cours de son voyage. C'est ce que j'appellerai la plus-value marchande. Est-ce une loi sans exception ? Oui, ou à peu près. » Dans les analyses de F. Braudel, l'idée de plus-value marchande s'ajoute, sans s'y opposer, à celle, marxiste, de plus-value tirée du travail pour expliquer la formation du profit. Arnaud Esquerre et moi avons, dans *Enrichissement…*, *op. cit.*, p. 384-402, largement tiré parti de l'hypothèse braudélienne d'une « plus-value marchande » associée à un *déplacement*. Nous avons envisagé la possibilité d'un déplacement non seulement de la marchandise, mais aussi des acheteurs potentiels, de façon à inclure le tourisme, dont l'importance économique ne cesse d'augmenter et qui joue un rôle important dans une économie de l'enrichissement. Nous avons par ailleurs introduit la possibilité d'un déplacement de la marchandise qui, sans prendre une forme géographique, est réalisé en déplaçant une chose depuis une forme de mise en valeur, où son prix est bas, vers une autre, où son prix est plus élevé (par exemple, vers la forme collection, dans le cas d'un objet standard usagé, proposé à bas prix sur le marché de l'occasion).

18 - Karl Marx, *Le capital*, trad. par J. Roy, Paris, Gallimard, [1867] 2008, liv. 1, chap. 1. *Le capital* a pour point de départ une analytique de la marchandise et de sa circulation par l'intermédiaire de l'échange, qui précède nécessairement la critique de l'exploitation du travail humain.

19 - Jean-Yves Grenier, *L'économie d'Ancien Régime. Un monde de l'échange et de l'incertitude*, Paris, Albin Michel, 1996 ; Alain Guerreau, « Avant le marché, les marchés : en Europe, XIII^e^-XVIII^e^ siècle », *Annales HSS*, 56-6, 2001, p. 1129-1175.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

la forme standard, particulièrement bien ajustée aux contraintes de la fabrication mécanisée, a accompagné cette transformation, surtout à partir de la seconde révolution industrielle [20]. Ces objets standards – en tant que spécimens reproduisant un prototype – ont envahi la vie quotidienne au point d'incarner l'essence même du capitalisme. De la sorte, d'autres objets, bien que donnant lieu eux aussi à un négoce, ont pu être associés à une sorte de *dehors* du capitalisme, et même faire figure de symboles de la résistance au capitalisme, comme ce fut le cas des objets issus de l'artisanat traditionnel, des œuvres d'art ou de la culture et du patrimoine légués par le passé.

Or la formation et le déploiement des autres formes de mise en valeur composant le groupe de transformation – la forme collection, la forme tendance et la forme actif – ont été stimulés par une extension du processus de marchandisation à de nouveaux objets. Celle-ci a accompagné les déplacements du capitalisme, eux-mêmes fonction, à partir du milieu des années 1960 environ, d'une érosion des retours sur investissement tirés de la production manufacturière effectuée dans les pays de l'Ouest européen, où le capitalisme était né [21]. Cette érosion peut, en partie, être mise sur le compte des avantages, en termes de salaires et de conditions de travail, obtenus par les travailleurs européens à la suite des luttes ouvrières des années 1960-1970 [22].

Parmi de nombreuses autres conséquences, cette érosion des profits, d'une part, a suscité un déplacement de la production industrielle vers des pays dits émergents, ce qui a contribué à la désindustrialisation des pays d'Europe occidentale [23], et, d'autre part, a stimulé la marchandisation en Europe, et particulièrement en France, de choses qui présentaient l'intérêt de ne *pas* être industrielles. Il peut s'agir, par exemple, de monuments qui, cloués au sol, et donc non exportables, sont pourtant susceptibles de favoriser le développement du tourisme dont

20 - Voir en particulier, parmi une littérature très abondante, Patrick VERLEY, *L'échelle du monde. Essai sur l'industrialisation de l'Occident*, Paris, Gallimard, 1997, et, pour une analyse détaillée des techniques sur lesquelles a reposé la standardisation à ses débuts, David HOUNSHELL, *From the American System to Mass Production, 1800-1932*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1984.

21 - Robert BRENNER, *The Economics of Global Turbulence: The Advanced Capitalist Economies from Long Boom to Long Downturn, 1945-2005*, Londres, Verso, 2006.

22 - Wolfgang STREECK, *Du temps acheté. La crise sans cesse ajournée du capitalisme démocratique*, trad. par F. Joly, Paris, Gallimard, [2012] 2014, p. 47-77, interprète ces mouvements en termes de « crise de légitimation » ayant marqué « la fin de l'apaisement social de l'après-guerre ».

23 - En France, l'emploi industriel a atteint un pic en 1974 avec plus de 5 900 000 salariés. Au début des années 2010, il a perdu un peu plus de 40 % de ses effectifs. Dans le même temps, ce que les statisticiens, en utilisant une définition plus large, appellent la « sphère productive » est passé de 48 % à 35 % des emplois. Voir Lilas DEMMOU, « La désindustrialisation en France », document de travail, Direction générale du Trésor, n° 2010/01, juin 2010 ; Vincent HECQUET, « Emploi et territoires de 1975 à 2009. Tertiarisation et rétrécissement de la sphère productive », *Économie et statistique*, 462-463, 2013, p. 25-68.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

l'importance économique n'a cessé de croître au cours des dernières décennies [24]. Il peut s'agir aussi, dans le cas des objets de luxe par exemple [25], de biens exportables dont la promotion repose sur des récits les associant à un pays, à une région, à un art de vivre ou, comme le disent les responsables économiques de ce secteur, à la « marque France ». Ces biens, une fois considérés en tant que marchandises, ont en commun de tirer parti d'une référence à la « tradition », à l'« identité nationale », à l'art ou à la culture et, plus généralement, au passé. Ainsi, l'exploitation des « lieux de mémoire », si appréciés des visiteurs surtout s'ils sont aisés et cultivés, est devenue à son tour une source d'enrichissement et un terrain de choix pour le déploiement du capitalisme. Il est donc possible de considérer que l'une des caractéristiques principales d'une économie de l'enrichissement est de reposer sur l'utilisation systématique du passé, dans lequel on peut voir, à ce titre, un *gisement* dont la mise en exploitation est susceptible d'être rapprochée, au moins métaphoriquement, du changement qu'a constitué, à l'articulation du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, la substitution de l'énergie fossile aux ressources organiques en tant que principale source de création de richesse [26].

## Échelle pragmatique et échelle systémique

Il fallait rappeler, même de façon très schématique, la direction prise par les processus de marchandisation afin d'illustrer certains des problèmes posés par l'articulation entre une approche de style pragmatiste et des approches d'inspiration structurale. En effet, tandis que l'analyse des structures de la marchandise renvoie à un structuralisme cognitif, la question de la marchandisation est adossée à la dynamique du capitalisme, c'est-à-dire au type même du « grand récit » fondé sur un structuralisme systémique. Or l'articulation de ce dernier avec une approche pragmatiste peut sembler beaucoup plus problématique que dans le cas du structuralisme cognitif, qui met l'accent sur les compétences des acteurs engagés dans l'échange. Les descriptions reposant sur un structuralisme systémique se situent en effet à une échelle où les compétences des acteurs et leurs capaci-

24 - La France demeure la première destination mondiale avec, en nombre d'arrivées, 85 millions de touristes étrangers en 2015. Le tourisme représentait 7,4 % du PIB de la France en 2013, selon la veille info tourisme du ministère de l'Artisanat, du Commerce et du Tourisme (www.veilleinfotourisme.fr/).

25 - Le secteur du luxe a connu en Europe une croissance particulièrement élevée, surtout à l'exportation, depuis le début des années 2000. La France, en tête de ce secteur, détient 11,2 % du marché mondial des biens haut de gamme, avec un taux de croissance annuel de 9,8 %. Sur 270 marques de prestige recensées dans le monde, 130 sont françaises : Benjamin LEPERCHEY, « Le Comité stratégique de filière (CSF) des industries de la mode et du luxe », *Annales des Mines. Réalités industrielles*, 4, 2013, p. 14-19.

26 - Edward A. WRIGLEY, *Continuity, Chance and Change: The Character of the Industrial Revolution in England*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; *Id.*, *Energy and the English Industrial Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

tés réflexives semblent écrasées sous des relations causales entre des forces qui se conjuguent ou s'opposent de façon à ce point contraignante que leur analyse peut être menée sans descendre au niveau de l'action en situation. D'où l'insistance généralement mise sur la nécessité qui régit le système et semble s'imposer à tous, en quelque sorte, de l'extérieur [27].

C'est donc largement sur des « jeux d'échelles » – dont Jacques Revel a mené l'analyse [28] – que repose la tension entre une approche pragmatiste et un structuralisme systémique. Toutefois, il est possible de porter un autre regard sur celle-ci quand on l'envisage non pas dans une optique toute théorique mais depuis la façon dont elle se manifeste dans la pratique des acteurs, en particulier lorsque ceux-ci mettent en œuvre leurs capacités critiques. Il existe, sous ce rapport, une sorte de paradoxe. D'un côté, les descriptions systémiques de surplomb font le plus souvent l'impasse sur les capacités réflexives des acteurs et, par conséquent, sur leurs capacités critiques. D'un autre côté, en prenant largement appui sur ces descriptions systémiques, les acteurs alimentent leurs capacités critiques. C'est en effet, dans une large mesure, en rapprochant un savoir de proximité et des descriptions surplombantes que les acteurs parviennent à se forger une représentation des contraintes qu'ils subissent et qui, quand elles sont d'ordre systémique, peuvent ne pas être nettement identifiables depuis leur plan d'expérience où elles demeurent enfermées dans la gangue des dépendances contextuelles ou des relations interpersonnelles [29]. Le recours à des descriptions surplombantes est particulièrement nécessaire pour armer la critique quand celle-ci s'adresse au capitalisme dans la mesure où, dans ce régime d'action économique, le déplacement, soit des choses, soit des personnes, apporte une large contribution à la formation du profit. Or ce dernier est surtout capté par des opérateurs ayant accès à des instruments d'information et d'action à distance (en particulier des instruments financiers), ce qui leur permet de tirer parti de différentiels qui, en l'absence de moyens de totalisation, échappent au regard et aux prises des acteurs locaux.

L'échelle systémique, prenant en quelque sorte de la hauteur, en vient à perdre de vue non seulement les acteurs mais aussi les dispositifs qui motivent leurs actions et leur donnent sens. Elle permet cependant de dégager les asymétries et les rapports de force qui mettent en mouvement le capital et, ainsi, de décrire ce mouvement, en apparence chaotique, d'une façon qui lui confère une

27 - La référence à la *nécessité* constitue un trait fréquent des narrations qui s'efforcent d'associer approches philosophiques et données historiques au sein de « grands récits », et ce jusqu'à Jean-Paul Sartre quand il croit reconnaître dans la « lutte acharnée contre la rareté » la « structure originelle » au fondement de l'« histoire humaine » : Jean-Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*, t. 1, *Théorie des ensembles pratiques*, Paris, Gallimard, [1960] 1974, p. 200 *sq*.

28 - Jacques Revel (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1996.

29 - Luc Boltanski, *De la critique. Précis de sociologie de l'émancipation*, Paris, Gallimard, 2009, en particulier p. 39-82.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

orientation, notamment spatiale, et une dimension historique. L'échelle pragmatique se rapproche de la pratique, des motifs inspirant les acteurs, de leurs interactions et des épreuves auxquelles ils soumettent les choses. Mais elle risque alors de perdre de vue des contraintes environnant leur champ d'action, que ces acteurs peuvent eux-mêmes ne pas concevoir clairement ou interpréter de façon erronée, parce qu'elles ne sont pas à leur portée ou qu'il ne leur semble pas possible d'agir directement sur elles.

Pourtant, les faits sociaux que ces deux approches permettent de dégager, également réels bien que de nature différente, sont loin d'être étrangers les uns aux autres. D'un côté, ce sont bien les déplacements géographiques et historiques du capital, notamment en fonction des variations du retour sur investissement, qui entraînent le mouvement conduisant à la marchandisation de choses considérées jusque-là comme secondaires sous le rapport du profit et, par là, à l'extension du cosmos de la marchandise. D'un autre côté, ce processus de marchandisation demeurerait obscur en l'absence d'une analyse de la façon dont des choses restées jusque-là en marge du capitalisme se trouvent incorporées à l'univers de la marchandise. Or cette incorporation engage la formation de structures cognitives communes qui facilitent leur appréciation et favorisent la coordination entre des acteurs dont chacun recherche l'avantage ou le profit, mais qui doivent pourtant se mettre d'accord sur un prix pour que l'échange ait lieu. Ainsi, le rôle du discours dégagé par l'approche pragmatique, sous une forme analytique ou narrative, dans la mise en valeur des choses permet de déplacer l'axe des rapports de force et des structures de domination sur lequel s'appuie l'analyse systémique. L'approche pragmatique montre en effet que se trouvent, au cœur du pouvoir économique, à la fois le pouvoir de développer un discours sur les choses, et de les mettre ainsi en valeur de façon à les négocier au prix le plus élevé possible, et celui d'inscrire ce discours et les profits qu'il génère dans la trame de la réalité – un pouvoir distribué de façon particulièrement asymétrique.

## Vers un structuralisme pragmatique

J'appellerai *structuralisme pragmatique* la démarche qui consiste à intégrer ces différentes approches dans un même cadre. Cette expression peut apparaître comme une sorte d'oxymore. Pour en défendre la validité, il faut clarifier la relation entre structure et expérience, c'est-à-dire entre structure et histoire, puisque l'expérience surgit toujours de la confrontation avec des événements, quelle que soit l'échelle à laquelle ceux-ci sont identifiés. L'apparente incompatibilité entre une approche structurale et une approche pragmatique, souvent traitée comme irréductible, tient pour une grande part à la rémanence d'un héritage théorique ayant conduit à concevoir la structure comme un préalable, et même comme une condition de toute expérience, ce qui revient à la placer en position transcendantale par rapport à l'expérience. Et cela même dans les versions où, sous l'effet du développement des sciences sociales, la structure a



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

été ancrée dans une entité collective, comme c'est le cas lorsqu'il est fait référence à des « sociétés », des « communautés » ou des « milieux », c'est-à-dire à des « structures sociales » ou encore à des « cultures », dont les traits distinctifs ont souvent été identifiés en prenant appui sur une sémantique de la langue commune [30].

Or, comme l'enseigne l'empirisme radical qui inspire le pragmatisme, cette priorité de la structure sur l'expérience n'a rien de nécessaire, ni même sans doute de probable. Si cela était le cas, l'expérience ne ferait jamais que réactiver un ordre qui serait déjà inscrit dans des cadres préexistants, de sorte que, en se trouvant ressaisie dans la « conscience », elle n'aurait d'autre effet que de contribuer au renforcement de cet ordre. Il en est ainsi de toutes les constructions qui tablent sur des relations circulaires entre deux instances, dites l'« objectif » et le « subjectif », qui, dans les thématiques de ce type, ne sont distinguées que pour être mieux confondues puisque leur agencement résulte de l'application d'un même programme. Il devient alors difficile de comprendre les relations mouvantes entre ces deux instances, ainsi que les fluctuations ou les changements qui les affectent et, notamment, de donner sa juste place à ce que l'on peut appeler la *critique*.

Cette dernière, en effet, surtout dans ses manifestations les plus dérangeantes, se nourrit non seulement de composantes intégrées à la réalité – en tant qu'elle est socialement construite et, en quelque sorte, pré-structurée par des formats dont les assises sont souvent, dans nos sociétés, de nature plus ou moins juridique – mais aussi d'ingrédients arrachés à ce que j'appellerai le *monde*. Ce terme renvoie à tout ce que la réalité a dû exclure pour se constituer en tant que telle et tracer ses propres contours ; soit une multiplicité d'événements, d'affects, de sensations tacitement éprouvées, de manières d'être et de faire qui ne cadrent pas avec les formats reconnus. Ces formes de vie divergentes ne cessent pourtant de susciter une incertitude que la réalité construite ne parvient pas toujours à absorber et qui menace

30 - La recherche de correspondances entre catégories linguistiques et traits culturels, ainsi que l'idée selon laquelle les catégories linguistiques, du fait de leur inscription dans le registre de la culture, seraient susceptibles de s'interposer entre les acteurs sociaux et leur expérience du monde – particulièrement dans le cas de la perception – ont accompagné le développement des courants dits humboldtiens d'analyse culturelle (en référence à Wilhelm von Humboldt, dont les conceptions linguistiques sont d'inspiration kantienne). Elles ont culminé avec l'« hypothèse Sapir-Whorf » qui, radicalisée par Benjamin Lee Whorf plutôt que par Edward Sapir, conduit à supposer que les catégories de la langue parlée préforment l'expérience : Benjamin L. WHORF, *Selected Writtings*, éd. par J. B. Carroll *et al.*, Boston, The MIT Press, 1956. Cette hypothèse a été largement mise en question à partir des années 1970, particulièrement dans le cas, très étudié, de la perception des couleurs : Eleanor ROSCH, « Linguistic Relativity », *in* P. N. JOHNSON-LAIRD et P. C. WASON (dir.), *Thinking: Readings in Cognitive Science*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977, p. 483-500. Pour une discussion qui, tout en s'inscrivant plutôt dans le fil de la linguistique humboldtienne, rompt avec ses expressions schématiques, voir Émile BENVENISTE, « Structure de la langue et structure de la société » [1968], *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1974, t. 2, p. 91-102.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

de l'ébranler, cela surtout quand elles sont réélaborées sur un mode réflexif et deviennent des armes pour la mettre en cause [31]. Il faut donc bien admettre, contre toutes les formes de transcendantalisme et, notamment, contre Émile Durkheim – dans ses écrits où il s'oppose avec vigueur au pragmatisme –, une autonomie de l'expérience qui, faisant corps avec le « flux de la vie », se maintient dans l'« unicité absolue du plan d'existence » [32].

Est-ce à dire pour autant qu'il conviendrait de reléguer la structure au magasin des antiquités ? Ce serait oublier les relations, d'ailleurs souvent conflictuelles, qu'entretiennent la relation pratique au monde, dans l'expérience ou dans l'action, et la réflexivité. La pratique est loin d'être toujours réflexive et, si c'était le cas, le coût de l'action s'élèverait au point de la rendre quasiment impraticable – comme le montre le fait, relevé par les linguistes, de la difficulté à parler tout en réfléchissant aux règles de grammaire qui, dans une certaine langue, conforment la parole [33]. À l'inverse, la réflexivité, quand elle se détache de l'expérience, tourne en quelque sorte à vide et ne délivre plus que des « idéologies » ; une idée développée par K. Marx quand il pose la différence fondamentale entre, d'un côté, ceux qui produisent leurs moyens d'existence et ont l'expérience du travail et, de l'autre, ceux qui vivent du travail des autres et croient n'avoir rien d'autre à faire que de « penser » leur condition, généralement en l'universalisant [34]. Cette opposition a

31 - Sur la distinction entre *réalité* et *monde*, voir L. Boltanski, *De la critique…*, *op. cit.*, p. 93-98. Pour un exemple de mise au travail de cette distinction dans le but d'éclairer les notions d'énigme et d'enquête, voir Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard, 2012, p. 17-70.

32 - Émile Durkheim, *Pragmatisme et sociologie*, Paris, Vrin, 2001, p. 86 : « ce qui caractérise l'empirisme radical, c'est l'unicité absolue du plan d'existence. Il se refuse à admettre qu'il y ait deux mondes, le monde de l'expérience et le monde de la réalité. » Cité par David Lapoujade, *William James, empirisme et pragmatisme*, Paris, Puf, 1997, p. 27.

33 - C'est ce qui distingue le locuteur parlant « couramment » une langue – qu'il s'agisse de sa langue dite « maternelle » ou d'une seconde langue – de l'apprenti qui s'efforce de s'exprimer correctement en appliquant des règles qui lui ont été préalablement enseignées, c'est-à-dire en utilisant le langage comme s'il pouvait être, en quelque sorte, détaché de la situation dans laquelle il en est fait usage. Or l'un des apports de la pragmatique linguistique a été précisément de mettre en lumière tout ce que la formulation et la compréhension des énoncés doivent à la « situation de discours », et de montrer par là « combien le sens est sous-déterminé par le matériel linguistique mis en œuvre » ; voir Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer (dir.), *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Éd. du Seuil, 1995, en particulier p. 111 *sq.* et 631 *sq.* On le perçoit particulièrement bien quand on interroge la relation entre les significations explicites et les significations implicites, par exemple dans le cas de l'ironie ; voir Alain Berrendonner, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Éd. de Minuit, 1982.

34 - Une idée qui, sous différentes formulations plus ou moins pamphlétaires, parcourt de bout en bout *L'idéologie allemande*, contre les jeunes hégéliens de gauche : Karl Marx et Friedrich Engels, *L'idéologie allemande. Critique de la philosophie allemande la plus récente dans la personne de ses représentants, Feuerbach, B. Bauer et Stirner, et du socialisme allemand dans celle de ses différents prophètes*, trad. par H. Auger *et al.*, Paris, Éd. sociales, 1968 (écrit en 1845-1846, publié pour la première fois en 1932).



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

largement inspiré, depuis lors, les théories de la pratique et, en particulier, celle de Pierre Bourdieu [35].

Il existe néanmoins un grand nombre de situations dans lesquelles l'expérience, revenant en quelque sorte sur elle-même, engage un mouvement de réflexivité. C'est généralement le cas lorsque l'expérience se trouve prise à défaut et, en quelque sorte, surprise parce qu'elle se heurte à quelque chose à laquelle elle ne sait pas faire face et qui lui apparaît comme une énigme, ce qui enclenche le départ d'une *enquête* – les pragmatistes et John Dewey, en particulier, l'ont largement commenté [36]. C'est, selon nous, au sein de ces états de choses que la référence à des structures cognitives devient pertinente. En effet, à la différence de l'expérience, l'enquête ne peut se passer d'instruments d'enquête, c'est-à-dire du recours à des opérateurs – schèmes ou modèles emmagasinés au cours d'apprentissages spécifiques ou lors d'expériences antérieures. En rapprochant l'expérience « vécue » et ces modèles, l'enquête peut se mettre en place. Or c'est à ces schèmes et à ces modèles, déposés dans différents types de mémoires mais qui, pour être efficaces, débouchent toujours aussi sur des langages, que renvoie généralement la référence à des structures intériorisées. Ces opérateurs, précisément parce qu'ils se trouvent coulés dans des langages, sont nécessairement structurés.

Si l'on prend au sérieux cette possibilité, on conviendra qu'il est vain d'opposer les approches mettant en avant l'expérience, dans ce qu'elle aurait d'irréductible, et celles qui se donneraient des structures. Expériences et structures sont ancrées, les unes et les autres, dans le « plan d'existence » ; à condition cependant de ne pas concevoir les structures comme des préalables absolus de toute expérience, mais plutôt comme des opérateurs susceptibles d'être mobilisés après coup pour interpréter l'expérience quand elle se heurte à des obstacles qui l'empêchent de se dissoudre dans le flux de la vie. Cela ne veut pas dire pour autant que ces opérateurs seraient toujours ajustés aux situations dans lesquelles ils sont mis en œuvre et qu'ils se révéleraient, de ce fait, éclairants. Dans un grand nombre de situations, les acteurs appliquent à leurs expériences des schèmes qui sont impuissants à leur ouvrir la voie d'une interprétation permettant la poursuite de l'action, et ce particulièrement quand la réalité est confrontée à des changements radicaux mettant l'expérience au contact direct de ce que j'ai appelé le *monde*, c'est-à-dire de l'incertain, voire de l'inconnu. Il y a des enquêtes qui échouent et c'est, sans doute,

35 - Pierre BOURDIEU, *Esquisse d'une théorie de la pratique. Précédé de trois études d'ethnologie kabyle*, Genève, Droz, 1972 ; *Id.*, *Le sens pratique*, Paris, Éd. de Minuit, 1980.

36 - John DEWEY, *Logique, la théorie de l'enquête*, Paris, PUF, [1938] 1967. J. Dewey définit l'enquête comme un mouvement de l'expérience ordinaire quand elle se heurte à une situation dont le caractère indéterminé introduit un doute et une inquiétude. La sortie d'une telle situation suppose la transformation, par l'intermédiaire d'une observation et d'une sélection des traits qui importent, de l'inquiétude en problème. Cette transmutation rend à nouveau possible l'action dont le déploiement, en transformant la situation initiale, constitue le principal instrument, à la fois cognitif et pratique, de résolution du problème identifié et de sortie de l'état d'inquiétude qui a déclenché l'enquête.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

le cas le plus fréquent. Néanmoins, sans le recours à ces opérateurs, les acteurs n'auraient aucune prise sur la réalité et, démunis de capacités critiques, seraient plongés dans un flux d'expérience opaque à lui-même.

Si l'on se tourne maintenant vers le structuralisme systémique, ne pourrait-on pas défendre l'idée selon laquelle le récit surplombant – le « grand récit » – serait également une sorte de composé d'expérience et de réflexivité dans lequel les informations empiriques et, par exemple, les données statistiques, prendraient la place de l'expérience, tandis que les schèmes théoriques mobilisés pour les mettre en ordre et leur « donner sens » assureraient une fonction de réflexivité ? Considéré dans cette optique, le structuralisme systémique serait l'un des opérateurs réflexifs mobilisables pour mettre en ordre un grand récit dispersé à la fois dans le temps et dans l'espace, comme l'est, par exemple, celui de la « globalisation [37] ». On peut bien sûr objecter à cette proposition le fait que le grand récit est un récit sans sujet, au même titre, d'ailleurs, que tout récit qui entend prendre appui sur quelque chose comme la « science », puisqu'il n'existe aucun sujet susceptible de mémoriser et d'ordonner une expérience personnelle de la totalité – ce qui constitue pourtant l'horizon auquel aspire le grand récit.

Avant de rejeter cette proposition comme absurde, il faut toutefois se souvenir qu'il existe bien des espèces de « sujets » d'où émanent des discours qui, à des degrés divers, sont orientés vers un objectif de totalisation. Ces discours se présentent comme s'ils offraient une image de la réalité prise depuis un point de vue de surplomb et prétendent éclairer les personnes ordinaires, c'est-à-dire dotées d'un corps. Il s'agit bien sûr des institutions, ces êtres démunis de corps et sur lesquels repose pourtant la charge de dire *ce qu'il en est de ce qui est*, et de le dire à l'intention de tous. Ces discours institutionnels sont souvent dénigrés comme ayant un caractère abusif et ne visant à rien d'autre qu'à étouffer l'expérience personnelle des acteurs et à exercer un effet de domination, en confirmant les « visions du monde » qui soutiennent l'intérêt des puissants. Mais cette conception purement critique se heurte au fait qu'il n'existe sans doute pas de

37 - Dans une large mesure, le discours sur la « globalisation », né à l'articulation entre macro-économie et sciences politiques ou géopolitiques – des disciplines encore largement ancrées dans le positivisme –, a été le principal dispositif ayant favorisé le retour des grands récits dans des sciences sociales qui, à l'écoute de la phénoménologie et du pragmatisme, s'étaient de plus en plus tournées, depuis les années 1980, vers les dimensions langagières des activités humaines et vers la micro-analyse de situations. En histoire, un mouvement similaire a accompagné le passage de la micro-histoire à l'« histoire globale » – des thèmes que nous cherchons à développer dans un travail en cours.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

société qui ferait l'économie de ce genre de discours [38]. Cela incite à penser qu'ils jouent un rôle important dans le travail de réflexivité auquel les acteurs soumettent leurs propres expériences et, ainsi, dans la dynamique qui organise et structure les milieux dans lesquels ces acteurs sont plongés. Bien évidemment, ces grands récits peuvent être plus ou moins imaginaires et ne sont acceptables qu'en tant qu'ils sont vérifiés par des procédures de véridiction. Il est toujours possible, et souvent justifié, de les mettre en doute en prenant appui sur l'expérience personnelle. Quand le doute se généralise par le biais d'interactions, s'engage alors une dynamique de mutation des grands récits qui tire généralement parti des contradictions entre plusieurs récits différents. C'est seulement quand ils sont associés à une démocratie radicale et, par là, confrontés à la critique qu'ils contribuent à enrichir les schèmes cognitifs que les acteurs sociaux mettent en œuvre pour interpréter leur expérience.

Ce qu'apporte le développement d'un style pragmatiste est non de nous convaincre d'avoir à nous débarrasser des grands récits, comme s'ils étaient devenus soudainement inutilisables ou même nocifs, mais de nous fournir une méthode pour ne nous en saisir qu'en tant qu'ils sont associés à des usages. Produits de l'histoire, ils contribuent, à leur tour, à la faire. Ils ne peuvent toutefois défendre leur prétention à la vérité que si leur confrontation est adossée à des épreuves qui les soumettent aux contraintes du comparatisme. Or ce dernier est susceptible de tirer parti à la fois du pragmatisme et du structuralisme, et cela de façon d'autant plus probante qu'il repose sur des recherches conçues de manière à faire travailler ensemble différentes disciplines des sciences sociales.

Le style pragmatiste, en orientant l'attention vers la pluralité des perspectives, l'ambivalence des attachements, le caractère situé des actions, la plasticité des qualifications et des conventions, ou les conflits d'interprétation, a mis l'accent sur ce que les dispositifs sociaux qui assurent la maintenance de la réalité doivent encore à l'incertitude qu'ils prétendent résorber et qui ne cesse pourtant de les environner. Or ces dispositifs, confrontés à l'incertitude, ne se reproduisent qu'au prix de déplacements et de transformations ; plongés dans différents contextes

38 - Sur la conception des institutions à laquelle il est fait référence ici, voir John R. SEARLE, *La construction de la réalité sociale*, trad. par C. Tiercelin, Paris, Gallimard, [1995] 1998, et pour une approche sociologique compatible avec les idées de J. Searle, voir L. BOLTANSKI, *De la critique…*, *op. cit.*, p. 83-128. À la différence des êtres humains qui, parce qu'ils ont un corps et qu'ils sont donc situés, ne peuvent que proposer des « points de vue » sur le monde, les institutions, précisément parce qu'elles sont des êtres sans corps, peuvent avoir la prétention de dire *ce qu'il en est de ce qui est* en général et pour tous. Mais, démunies de corps, elles ne peuvent le faire que par l'entremise d'un porte-parole ; cela déplace l'incertitude concernant les états du monde que les institutions ont à charge de résorber sur la question de savoir si le porte-parole, sous l'apparence de dire la volonté de l'institution, et donc la volonté de tous, ne fait pas qu'exprimer un point de vue personnel en fonction de la position qu'il occupe et de ses intérêts propres.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

temporels ou spatiaux, ils paraissent ainsi se dissoudre en des réalités incommensurables, voire incompatibles. C'est précisément l'une des raisons pour lesquelles l'approche structurale, parce qu'elle se détache des propriétés substantielles au profit des relations, se révèle être l'outil le plus efficace pour suivre ces dispositifs, en dégager la persistance et, par delà les métamorphoses, en proposer une généalogie ; c'est-à-dire aussi, sur un autre plan, renvoyer dos à dos le relativisme et l'essentialisme.

Nous vivons dans un temps marqué par le retour de desseins politiques qui entendent tirer parti en même temps du mépris de la vérité, en faveur de prétendues « post-vérités », et de la foi en des absolus, qu'il s'agisse de mythes des origines ou de fabulations identitaires, voire religieuses : un composé dont l'incohérence a toujours été la marque des absolutismes [39]. Face à ces chimères, nous devons protéger, contre l'illusion unanimiste et quelle que soit l'autorité dont elle se réclame, la légitimité du perspectivisme ; une position qui, comme l'a montré Jonathan Israel dans le grand livre qu'il a consacré aux « Lumières radicales », est l'héritage des luttes pour l'émancipation menées à une échelle européenne dès le milieu du XVII[e] siècle [40]. Ce pluralisme, indissociablement épistémique et

39 - Arnaud Esquerre et moi avons, il y a quelques années, développé ces idées dans un petit livre d'intervention destiné à faire partager notre inquiétude face à la montée de l'extrême-droite et à ce qui lui faisait écho jusque dans le monde intellectuel. Or ce phénomène, qui touche la plupart des pays d'Europe, n'a fait que s'amplifier depuis. Voir Luc BOLTANSKI et Arnaud ESQUERRE, *Vers l'extrême. Extension des domaines de la droite*, Bellevaux, Éd. Dehors, 2014.

40 - Jonathan I. ISRAEL, *Les Lumières radicales. La philosophie, Spinoza et la naissance de la modernité, 1650-1750*, trad. par P. Hugues, C. Nordmann et J. Rosanvallon, Paris, Éd. Amsterdam, [2001] 2005. L'œuvre de J. Israel donne lieu à de nombreux débats et à des commentaires qui se distribuent entre l'enthousiasme et la critique : d'une part, le fait de mettre l'accent sur le rôle des idées dans les mouvements révolutionnaires au détriment des facteurs structuraux ; d'autre part, le fait de considérer l'émergence des Lumières à l'échelle européenne dès la seconde moitié du XVII[e] siècle, depuis le radicalisme philosophique et, particulièrement, depuis le spinozisme ; enfin, le fait de tracer une frontière trop tranchée entre des Lumières dites « modérées » et des Lumières jugées « radicales » au sens où elles auraient poussé à la limite des conceptions matérialistes, démocratiques et égalitaires de la politique et de la vie en société. Voir Antoine LILTI, « Comment écrit-on l'histoire intellectuelle des Lumières ? Spinozisme, radicalisme et philosophie », *Annales HSS*, 64-1, 2009, p. 171-206. Il est certes indiscutable que l'œuvre de J. Israel soit discutable, comme c'est le cas de toute œuvre ambitieuse, mais il faut lui reconnaître – comme le fait A. Lilti dans son article pourtant critique – d'avoir, par le truchement d'un « grand récit », contribué à « repenser la charge subversive des Lumières » – ce qui est loin d'être négligeable – dans une Europe toujours aux prises avec les religions, l'autoritarisme et la légitimation des inégalités.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press

politique [41], n'a pas été seulement la condition de la formation des sciences sociales. Il est, sans que nous en ayons toujours conscience, ce sur quoi reposent nos formes de vie ; le style qui nous fait tenir [42].

*Luc Boltanski*
*EHESS*

41 - La capacité à se déplacer entre une pluralité de perspectives est la condition de possibilité de ce que Michel Foucault appelle l'« attitude critique », en tant que posture de résistance face à une volonté de « gouvernementalisation ». Il faut en effet prendre appui sur une autre perspective, c'est-à-dire sur une *extériorité*, serait-elle imaginée, pour poser une « question qui serait : 'comment ne pas être gouverné comme cela, par ceux-là, au nom de ces principes-ci, en vue de tels objectifs et par le moyen de tels procédés, pas comme ça, pas pour ça, pas par eux ?' » (Michel FOUCAULT, *Qu'est-ce que la critique ?* Suivi de *La culture de soi*, Paris, Vrin, 2015, p. 37). Or comme le dit plus loin M. Foucault, ce mouvement, qui s'enracine dans la critique d'un « magistère ecclésiastique » se réclamant de l'Écriture, se développe jusqu'à « ce qu'on arrive à la question très simple : 'l'Écriture est-elle vraie ?' » (p. 38). Une question qui est celle de « la certitude face à l'autorité », associée par M. Foucault à la figure de Pierre Bayle, un acteur central du « grand récit, autour de la diffusion du spinozisme », tel que le trace J. Israel.

42 - Il faut comprendre ici le mot « style » au sens technique que lui a récemment donné Marielle MACÉ, *Styles. Critique de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.



https://doi.org/10.1017/S0395264917001214 Published online by Cambridge University Press